

CHAPITRE II.

LE GRAND TEMPLE PRIS D'ASSAUT. — BRAYOURE DES AZTÉQUES.

— SOUFFRANCES DE LA GARNISON.

— COMBATS DANS LA VILLE. — MORT DE MONTÉZUMA.

1520.

En face et à très-peu de distance des quartiers espagnols, le grand *teocalli* d'Huitzilopotchli, masse pyramidale, s'élevait, avec les sanctuaires qui en formaient le couronnement, à une hauteur de près de cent cinquante pieds. C'était une excellente position, qui commandait complètement le palais d'Axayacatl, occupé par les chrétiens. Cinq à six cents Mexicains, dont un grand nombre étaient des nobles et des guerriers du premier rang, avaient pris possession de ce *teocalli*, d'où ils faisaient pleuvoir sur leurs adversaires une telle grêle de flèches, que ceux-ci ne pouvaient sans un péril imminent s'écarter pour un instant de leurs retranchements, tandis que les Aztèques, protégés par les sanctuaires, se trouvaient à l'abri du feu des assiégés. Si les Espagnols voulaient se maintenir dans leurs quartiers, il était donc indispensable de déloger l'ennemi.

Cortés chargea de cette opération son chambellan Escobar : il lui donna à cet effet cent hommes, avec ordre d'enlever le *teocalli* et de mettre le feu aux sanctuaires. Mais cet officier, trois fois repoussé, après des efforts inouïs, se vit contraint de se replier sur les quartiers espagnols avec une perte considérable.

Cortés, convaincu de la nécessité d'enlever immédiatement cette position, résolut de se mettre lui-même à la tête de la colonne d'assaut. Il souffrait beaucoup de la blessure qu'il avait reçue à la main gauche, dont il ne pouvait en ce moment faire usage. Il utilisa néanmoins son bras, en y atta-

chant son bouclier (1), et ainsi armé, il sortit à la tête de trois cents cavaliers d'élite et de plusieurs milliers d'auxiliaires.

Il trouva dans la cour du temple un nombreux corps d'Indiens disposés à lui disputer le passage. Il les chargea vivement; mais le pavé plat et uni de cette cour était si glissant, que les chevaux ne pouvaient tenir pied et qu'un grand nombre s'abattirent. Mettant aussitôt pied à terre, les Espagnols renvoyèrent leurs montures à leurs quartiers, et parvinrent sans beaucoup de peine à disperser les Mexicains et à se frayer un passage jusqu'aux degrés du *teocalli*. On se rappelle que ce gigantesque édifice avait environ trois cents pieds carrés à sa base. Des degrés en pierre, construits extérieurement et à l'un des angles, conduisaient à une terrasse qui faisait le tour du monument, jusqu'à un second escalier disposé au-dessus du premier, et par lequel on parvenait à une seconde terrasse, semblable à la précédente. Le *teocalli* se composant ainsi de cinq étages ou assises superposées, il fallait en faire quatre fois le tour, c'est-à-dire parcourir près d'un mille, avant d'arriver au sommet, qui formait une plate-forme découverte, sur laquelle s'élevaient les deux sanctuaires dédiés aux divinités aztèques (2).

Cortés ayant balayé le passage, s'élança sur les degrés inférieurs, suivi par Alvarado, Sandoval, Ordaz et les autres braves qui formaient sa petite troupe : il laissa en bas un détachement d'arquebusiers avec un corps d'alliés indiens, pour tenir l'ennemi en respect au pied du monument. Les guerriers aztèques garnissaient les différentes terrasses, ainsi que le sommet de l'édifice. De leur position élevée, ils lançaient incessamment des volées de flèches et de traits, ainsi

(1) « Salí fuera de la fortaleza, aunque manco de la mano izquierda de una herida que el primer día me habían dado : y liada la rodela en el brazo, fui á la torre con algunos Españoles, que me siguiéron. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 138.

(2) J'ai cru devoir reproduire ici ces détails, parce qu'il est important que le lecteur, qui ne se reportera peut-être pas à la description que j'ai donnée ailleurs, ait une idée bien claire des localités.

que de grosses pierres, des pièces de charpente et des solives enflammées qui, bondissant avec fracas du haut des degrés, renversaient les Espagnols obstinés à monter et jetaient le désordre dans leurs rangs. Les plus heureux, évitant ces obstacles ou parvenant à les franchir, atteignirent la première terrasse : là, se précipitant sur leurs ennemis, ils les forcèrent, après une courte résistance, à gagner les terrasses supérieures. Les assaillants continuèrent d'avancer, puissamment secondés par le feu de mousqueterie partant de la cour, et qui incommodait tellement les Mexicains exposés sans défense à ces décharges meurtrières, que ceux-ci se hâtèrent d'aller chercher un refuge sur la large plate-forme du *teocalli*.

Cortés et ses compagnons les suivaient de près, et les deux partis se trouvèrent bientôt en présence sur ce champ de bataille aérien, engagés dans un combat mortel, aux yeux de la ville entière. Les combattants aux prises dans la cour du temple suspendirent, comme par un accord tacite, leur propre mêlée, attendant, dans un silence plein d'anxiété, l'issue de la lutte qui se passait au-dessus d'eux. La plate-forme, quoique plus étroite que la base du *teocalli*, était cependant assez vaste pour qu'un millier de combattants pussent s'y mouvoir à l'aise. Elle était pavée de larges dalles : sa surface ne présentait aucun obstacle, à l'exception de l'énorme bloc de pierre qui servait aux sacrifices, et des deux sanctuaires, qui s'élevaient à quarante pieds de hauteur, à l'une des extrémités. L'un de ces sanctuaires avait été consacré à la Croix : l'autre était encore occupé par le dieu Huitzilopotchli. Le chrétien et l'Aztèque combattaient pour leurs religions à l'ombre même de leurs autels respectifs, et les prêtres indiens, courant çà et là avec leurs cheveux flottant épars sur leurs noirs manteaux, semblaient planer dans les airs comme des esprits de ténèbres activant l'œuvre de carnage !

On s'aborda de part et d'autre avec fureur : on comprenait qu'il n'y avait de salut que dans la victoire. On ne demandait pas de quartier ; on n'en faisait pas. Le bord de la plate-forme n'ayant ni parapet ni balustrade, le moindre faux pas

pouvait être fatal, et quelquefois on voyait les combattants, luttant corps à corps, tomber ensemble du haut de l'édifice et se briser dans cette horrible chute (3). Peu s'en fallut, dit-on, que ce ne fût le sort de Cortés. Deux guerriers aux formes athlétiques s'étaient attachés à lui, et l'entraînaient violemment vers le bord de la plate-forme. Devinant leur intention, et se dégageant de leur étreinte au moment où ils étaient sur le point d'accomplir leur sinistre projet, il parvint à précipiter l'un d'eux, de sa propre main, du haut de l'édifice. Ce trait, qui n'a rien d'improbable en lui-même, car Cortés était un homme d'une agilité et d'une force extraordinaires, a été souvent cité, mais non par des historiens contemporains (4).

Le combat se soutint pendant trois heures avec un acharnement sans exemple. Les Aztèques étaient deux fois aussi nombreux que les chrétiens ; il semblait que cette lutte dût se décider par le nombre et la force brutale, plutôt que par la supériorité de l'art militaire. Il n'en fut pas ainsi. L'armure qui rendait l'Espagnol invulnérable, son épée bien trempée, l'adresse avec laquelle il maniait cette arme formidable, lui donnaient des avantages qui contrebalançaient, et bien au delà, ceux du nombre et de la vigueur des bras. Après avoir fait tout ce dont peuvent être capables des hommes animés du courage du désespoir, la résistance des Aztèques s'allan-

(3) Beaucoup d'Aztèques, si l'on en croit Sahagun, voyant le sort de ceux de leurs camarades qui tombaient entre les mains des Espagnols sur les étroites terrasses inférieures, se précipitèrent volontairement du haut de l'édifice, et se brisèrent sur le pavé de la cour. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 22.

(4) Voir, entre autres, Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 9. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 69, et Solis, avec beaucoup de détails, selon son habitude. *Conquista*, lib. 4, cap. 16.

Le premier de ces écrivains eut accès à quelques sources contemporaines, notamment à la chronique, aujourd'hui perdue, du vieux soldat Ojeda. Il est étonnant qu'une aussi belle prouesse n'ait pas trouvé place dans la relation de Cortés lui-même, qui, en pareille matière, ne péchait guère par excès de modestie.

guît de plus en plus. Ils étaient tombés l'un après l'autre sous les coups de leurs ennemis. Deux ou trois prêtres seulement, échappés au massacre, furent emmenés en triomphe par les vainqueurs ; tous les autres combattants étaient étendus morts sur les dalles sanglantes, ou avaient été précipités du haut de la plate-forme. Cependant les Espagnols eux-mêmes avaient fait des pertes cruelles. Quarante-cinq de leurs meilleurs soldats étaient tués, et presque tout le reste avait reçu, dans ce terrible combat, des blessures plus ou moins graves (5).

Les vainqueurs se précipitèrent vers les sanctuaires. L'étage inférieur était en pierre ; les deux supérieurs en bois. Pénétrant dans l'intérieur de celui qu'ils avaient jadis consacré à leur culte, ils reconnurent avec douleur que la croix et l'image de la Vierge en avaient été enlevées (6) ; mais dans l'autre sanctuaire se dressait encore la hideuse figure d'Huitzilopotchli, avec des cœurs fumant devant lui en guise d'encens : les murs aussi étaient dégouttants de sang — probablement de sang espagnol ! Les chrétiens, poussant des cris de triomphe, arrachèrent le monstre de sa niche, et le précipitèrent, aux yeux des Aztèques épouvantés, du haut des degrés du *teocalli*. Ils mirent ensuite le feu à ce sanctuaire maudit. La flamme s'élança rapidement au sommet des légères tourelles, projetant

(5) Le capitaine Diaz, quelquefois un peu sobre de louanges à l'égard de son commandant, lui donne en cette occasion de grands éloges. « Aqui se mostró Cortés muy varón, como siempre lo fué ». (*Hist. de la conquista*, c. 126.) Les vieux chroniqueurs, dans leur récit de ce brillant fait d'armes, font voir que leur plume est digne de leur épée ; également heureux « colla penna e colla spada. » Voir *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 138. Gomara, *Crónica*, cap. 106. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 22. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 9. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 69.

(6) L'archevêque Lorenzana pense que cette image de la Vierge est la même que l'on voit aujourd'hui dans l'église de *Nuestra-Señora de los Remedios* (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 138, *nota.*) Il ne nous dit pas comment la Vierge survécut au sac de la ville, ni en quel lieu elle se retrouva. Mais plus la chose est difficile à expliquer, plus le miracle est constant.

une lueur prophétique sur la ville, sur le lac, sur la vallée, et jusqu'à la chaumière la plus lointaine des montagnes. C'était le bûcher funéraire du paganisme, c'était le signal de la chute de cette religion barbare qui avait fait si longtemps peser son joug sanguinaire sur les belles contrées de l'Anahuac (7).

Après avoir accompli cette œuvre méritoire, les Espagnols descendirent d'un pas plus fier les rampes et les degrés du *teocalli*, comme des hommes qui sentent que la Providence a béni leurs armes. Ils traversèrent les sombres rangs des guerriers mexicains qui remplissaient encore la cour, trop terrifiés de tout ce qui venait de se passer sous leurs yeux pour opposer quelque résistance, et ils rentrèrent sans obstacle dans leurs quartiers. Le même soir, ils firent une nouvelle sortie, dans laquelle ils brûlèrent trois cents maisons ; l'incendie se propageant avec d'autant plus de fureur, que les Aztèques, d'après leur système de guerre, n'étaient nullement préparés à cette attaque (8).

Cortés, espérant que ces revers successifs auraient abattu

(7) De tous les incidents de la guerre, aucun n'inspira plus de terreur aux Mexicains que cette prise d'assaut du grand temple, dans laquelle les hommes blancs semblèrent braver à la fois les puissances du ciel et de la terre. On voyait souvent chez les naturels, après la conquête, des peintures hiéroglyphiques qui retraçaient ce fait d'armes. Le susceptible capitaine Diaz donne à entendre que celles qu'il vit n'omettaient rien des pertes et des blessures des chrétiens. (Bernal Diaz, *ubi sup.*) C'était la seule consolation qu'eussent les vaincus.

(8) « Sequenti nocte, nostri erumpentes in vna viarum arci vicina, domos combussère tercentum : in altera plerasque e quibus arci molestia fiebat. Ita nunc trucidando, nunc diruendo, et interdum vulnera recipiendo, in pontibus et in viis, diebus noctibusque multis laboratum est utrinque. » (Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 6.) Tous les écrivains sont d'accord sur le nombre des engagements et leur résultat général, c'est-à-dire les victoires, les victoires stériles des chrétiens. Mais quant aux temps, au lieu, à l'ordre, aux circonstances, il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Comment l'historien de nos jours pourrait-il faire un tissu régulier de tous ces fils aux couleurs disparates ?

l'ardeur des naturels, résolu, suivant sa politique ordinaire, d'en profiter pour leur proposer un arrangement. Il fit donc inviter l'ennemi à une conférence. Les principaux chefs, accompagnés de leur suite, s'étant assemblés dans la grande place, il monta sur la même tourelle où avait paru Montezuma, et fit signe qu'il voulait leur parler. Marina se plaça, selon son habitude, à côté de lui, pour remplir les fonctions d'interprète. La multitude regardait avec curiosité cette jeune Indienne, dont l'influence sur les Espagnols était bien connue, et à qui les Aztèques avaient donné, en raison de sa liaison avec le général, le surnom mexicain de *Malinche* (9). Cortés, s'exprimant par le doux organe de sa maîtresse, dit aux chefs qui l'écoutaient, qu'ils devaient avoir acquis maintenant la conviction qu'ils n'avaient rien à espérer de leur opposition aux Espagnols. Ils avaient vu leurs dieux traînés dans la poussière, leurs autels brisés, leurs habitations incendiées, leurs guerriers tombant de toutes parts : « Tout cela, ajouta-t-il, vous vous l'êtes attiré par votre révolte. Cependant, par égard pour l'affection que vous porte encore votre souverain, que vous avez si indignement traité, j'arrêterai volontiers mon bras prêt à frapper, si vous voulez mettre bas les armes et rentrer dans l'obéissance. Mais si vous préférez persister dans la rébellion, je ferai de votre ville un monceau de cendres et je n'y laisserai pas une âme pour pleurer sur ses débris ! »

Le chef espagnol comprenait mal encore le caractère des Aztèques, s'il croyait les intimider par de semblables menaces. Calmes au dehors et lents à s'émouvoir, ils n'en étaient que plus difficiles à apaiser, lorsqu'une fois leurs passions avaient été soulevées; et désormais, ce n'était pas la voix d'un homme qui pouvait calmer la tempête de cet océan de passions agité jusque dans ses profondeurs. Il est cependant possible

(9) C'est le nom par lequel elle est encore désignée dans les chants populaires du Mexique. La fameuse montagne de Tlascal, *sierra de Malinche*, autrefois « *Maltalcueye*, » a peut-être été ainsi nommée en son honneur.

que Cortés ne se soit pas mépris jusqu'à ce point sur le caractère de ce peuple. Il pensa peut-être que, dans la situation où il se trouvait, un ton d'autorité était le seul qu'il pût prendre avec quelque chance de succès, et qu'un langage plus doux et plus conciliant, en trahissant un sentiment d'infériorité, n'atteindrait pas son but.

Les Mexicains répondirent qu'il était vrai que les Espagnols avaient détruit leurs temples, brisé les images de leurs dieux, massacré leurs compatriotes. Bien d'autres, sans doute, étaient encore destinés à tomber sous leurs terribles épées. Mais ils seraient satisfaits tant qu'ils pourraient pour chaque millier de Mexicains immolés répandre le sang d'un homme blanc (10). « Regardez, poursuivirent-ils, sur nos terrasses et dans nos rues; voyez, aussi loin que votre vue peut s'étendre, si elles ne sont pas toujours remplies de guerriers. La trace de nos pertes n'est pas sensible dans nos rangs. Les vôtres, au contraire, s'éclaircissent d'heure en heure. La faim et les maladies vous dévorent. Les vivres et l'eau vous manquent. Vous allez bientôt tomber dans nos mains. *Les ponts sont rompus, et vous ne sauriez nous échapper* (11) ! Nous regrettons seulement que ceux de vous qui resteront soient en trop petit nombre pour assouvir la vengeance de nos dieux ! » Et à ces mots, ils lancèrent par-dessus le rempart une volée de flèches, qui força les Espagnols à descendre précipitamment et à se mettre à l'abri de leurs retranchements.

Cette audace et cette indomptable énergie des Aztèques concertèrent complètement les assiégés. Tout ce qu'ils avaient fait et souffert, leurs journées de combats, leurs nuits de veilles, les périls qu'ils avaient affrontés, les victoires même

(10) Suivant Cortés, ils se vantèrent, avec une arrogance un peu plus hyperbolique, de pouvoir sacrifier vingt-cinq mille hommes pour un, « *à morir veinte y cinco mil de ellos, y uno de los nuestros.* » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 139.

(11) « *Que todas las calzadas de las entradas de la ciudad eran deshechas, como de hecho passaba.* » *Rel. seg.*, *loc. cit.* Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 43.

qu'ils avaient remportées, tout cela n'avait servi de rien. Il était trop évident qu'ils ne pouvaient plus faire agir le ressort de la superstition sur l'esprit des naturels, qui, semblables à des animaux féroces échappés à leur gardien, se donnaient maintenant carrière et bondissaient dans l'orgueil sauvage de leur force. L'avis relatif à la rupture des ponts résonna surtout aux oreilles des chrétiens comme un glas funèbre. Tout ce qu'ils avaient entendu dire à ce sujet n'était que trop vrai : — ils se regardaient les uns les autres avec un air d'anxiété et de terreur.

Il arriva alors ce qui arrive quelquefois parmi l'équipage d'un vaisseau naufragé. La subordination se perdit dans le sentiment du danger. L'esprit de mutinerie éclata, surtout parmi les nouvelles levées qui avaient fait partie de l'armée de Narvaez. Ce n'était pas l'ambition qui avait amené ces hommes au Mexique; ils avaient été séduits par ce qu'on leur avait raconté de la richesse du pays, et par l'espoir de retourner au bout de quelques mois dans leurs foyers, chargés des dépouilles du monarque aztèque. Mais combien leur sort avait été différent! Ils n'avaient éprouvé, depuis le moment où ils avaient mis le pied dans ce pays, que désappointements, privations de toute espèce, fatigues, souffrances inouïes, et maintenant ils étaient menacés d'un sort plus terrible encore. Avec quelle amertume ils regrettaient le jour où ils avaient quitté les belles plaines de Cuba pour ces contrées de cannibales! Qu'ils maudissaient cordialement leur propre folie qui leur avait fait répondre à l'appel de Velasquez, et surtout s'engager sous la bannière de Cortés (12)!

Ils demandèrent, avec de bruyants murmures, qu'on les fit sortir sur-le-champ de la ville, refusant de défendre plus longtemps des quartiers où ils étaient enfermés comme des mou-

(12) « Pues tambien quiero dezir las maldiciones que los de Narvaez echauan á Cortés, y las palabras que dezian, que renegauan dél, y de la tierra, y aun de Diego Velasquez, que acá le embió, que bien pacíficos estauan en sus casas en la isla de Cuba, y estauan embelesados, y sin sentido. » Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, ubi sup.

tons dans un parc, attendant qu'on les traînât à la boucherie. Mais ces clameurs venaient expirer devant la discipline et l'attitude militaire des vétérans de Cortés. Ces derniers, attachés à la fortune de leur général, avaient partagé ses prospérités, et ne voulaient pas l'abandonner à l'heure du péril. Il était d'ailleurs évident, pour peu qu'on y réfléchit, que la seule chance de salut, dans la crise actuelle, dépendait de l'union et de la subordination; et cette chance même eût été bien plus faible sous un chef d'une autre trempe que Cortés.

Ainsi pressé entre les ennemis du dehors et les factions intestines, le général se montra, comme toujours, fidèle à lui-même. Des circonstances qui eussent paralysé un esprit ordinaire ne firent que développer toute l'énergie du sien, en le forçant à faire usage de toutes ses ressources. Il réunissait des qualités qu'on trouve rarement alliées, un sang-froid et une fermeté remarquables, avec un esprit aventureux jusqu'au romanesque. Sa présence d'esprit ne l'abandonna pas en cette conjoncture. Avant de prendre un parti, il envisagea la position avec calme, et pesa les difficultés qui l'entouraient de toutes parts. Indépendamment des périls d'une retraite en présence d'un ennemi vigilant et désespéré, il y avait quelque chose de profondément humiliant à rendre la ville qu'il avait longtemps gouvernée en maître, à abandonner les trésors qu'il avait conquis pour lui et ses compagnons, à renoncer aux moyens à l'aide desquels il s'était flatté de pouvoir gagner les bonnes grâces de son souverain et se faire pardonner l'irrégularité de ses actes. Ce pardon, après tout, dépendait du succès. Fuir maintenant, c'était se reconnaître plus éloigné que jamais de la conquête. Quelle triste fin d'une carrière si brillamment commencée! Quel contraste avec ses magnifiques promesses! Quel triomphe pour ses ennemis! Le gouverneur de Cuba serait bien vengé.

Mais en même temps que ces réflexions se pressaient dans son esprit, il ne pouvait se dissimuler que l'alternative était encore plus périlleuse (13). Avec ses hommes affaiblis et dont

(13) Cependant, les importunités des soldats sont expressément men-

le nombre diminuait de jour en jour, avec des vivres tellement réduits qu'une faible ration de pain était tout ce qu'on pouvait allouer au soldat soumis à des fatigues extraordinaires (14), avec de larges brèches ouvertes dans de misérables retranchements, avec des munitions presque épuisées, il était de toute impossibilité de tenir beaucoup plus longtemps ; — il n'y avait même que des hommes d'une constitution et d'un caractère de fer, comme étaient les Espagnols, qui eussent pu tenir jusque là. Le point le plus embarrassant était de savoir quand et comment on évacuerait la ville. La meilleure route semblait être celle de Tlacopan (Tacuba). En effet, la chaussée, qui était la partie la plus dangereuse à franchir, n'avait de ce côté que deux milles de longueur, et les Espagnols se trouveraient, par conséquent, sur la terre ferme beaucoup plus tôt que par les autres grandes avenues. Cortés se proposa néanmoins de faire, avant son départ, une dernière sortie dans cette direction, afin de reconnaître le terrain, et en même temps de dérober, par cette démonstration agressive, son véritable but à l'attention de l'ennemi.

Les ouvriers étaient, depuis quelques jours, occupés à la construction d'une machine de guerre de son invention. Cette machine, appelée *manta*, offrait quelque ressemblance avec les mantelets en usage dans les guerres du moyen âge. Mais elle était plus compliquée, se composant d'une tour en charpente légère, revêtue de planches, et divisée en deux compartiments ou chambres, l'une au-dessus de l'autre. Ces chambres devaient être remplies d'arquebusiers, et les côtés étaient percés de meurtrières, par lesquelles on pouvait entretenir un feu continu. Le principal avantage de cette ma-

tionnées dans la pétition ou lettre de Vera Cruz, adressée par l'armée à l'empereur Charles-Quint, après la conquête, comme le motif principal qui aurait déterminé le général à abandonner la ville. *Carta del exercito*, Ms.

(14) « La hambre era tanta, que a los Indios no se daba mas de una tortilla de racion, i a los Castellanos cinquenta granos de maiz. » Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 9.

chine était d'abriter les troupes contre les projectiles lancés du haut des terrasses. On en construisit trois; elles furent montées sur des rouleaux, et munies de grosses cordes, à l'aide desquelles elles devaient être traînées le long des rues par les auxiliaires tlascalans (15).

Les Mexicains contemplèrent avec étonnement ces fortresses roulantes, qui s'avançaient vomissant de leur sein le feu et la fumée; en voyant qu'ils ne pouvaient atteindre les soldats logés dans l'intérieur, ils s'enfuirent effrayés. Les Espagnols, faisant approcher leurs *mantas* jusque sous les murs des maisons, purent ouvrir un feu terrible sur les ennemis qui occupaient les *azoteas*, et lorsque ce feu ne suffisait pas, ils détachaient du haut de la *manta* un léger pont-levis, qui, s'abaissant sur le toit même des maisons, leur permettait de s'élancer sur les terrasses et de lutter corps à corps avec leurs ennemis. Ils ne pouvaient cependant atteindre par ce moyen les toits des bâtiments plus élevés, d'où les Indiens continuaient de lancer sur eux des pièces de charpente et de grosses pierres qui brisaient les planches dont les machines étaient recouvertes, et ébranlant ces frêles édifices jusque sur leur base, menaçaient de détruire à la fois tous ceux qui les occupaient. Le succès de cette expérience était donc douteux, lorsque l'interposition d'un canal vint arrêter les progrès ultérieurs des Espagnols.

Ils reconnurent alors que les menaces des Mexicains n'étaient que trop fondées. Le pont qui formait la continuation de la rue avait été détruit; et quoique les canaux dont la ville était sillonnée en tous sens ne fussent, en général, ni larges ni profonds, la destruction des ponts arrêtait non-seulement la marche de leurs lourdes machines, mais paralysait complètement les mouvements de la cavalerie. Cortés, se décidant à abandonner ses *mantas*, donna l'ordre de rétablir le passage en comblant le canal à l'aide de pierres, de charpentes et

(15) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 135. Gomara, *Crónica*, cap. 106.